PROGRESSIVE FRENCH READER.

FIRST YEAR.

PROSE.

1.—Fondation de la Maison de Dieu.

Jérusalem‿était‿un champ labouré; deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui "la fontaine de l'oranger." L'un de ces frères était marié et avait plusieurs‿enfants, l'autre vivait seul; ils cultivaient‿en commun le champ qu'ils‿avaient‿hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas‿égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié, eut‿une bonne pensée: il se dit‿à lui-même: "Mon frère‿a une femme et des‿enfants‿à nourrir; il n'est pas juste que ma part soit‿aussi forte que la sienne; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement‿aux siennes; il ne s'en‿apercevra pas, et ne pourra ainsi les refuser." Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit, l'autre frère se réveilla et dit‿à sa femme: "Mon frère‿est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons, et portons secrètement‿à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en‿apercevra pas demain et ne pourra ainsi les refuser." Et ils firent comme ils‿avaient pensé. Le lendemain, chacun des frères se rendit‿au champ, et fut

bien surpris de voir que les deux tas‿étaient toujours pareils; ni l'un ni l'autre ne pouvait‿intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais comme chacun d'eux portait‿ au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours‿égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois si persévéramment‿à deux‿hommes, devait‿être une place agréable à Dieu, et les‿hommes la bénirent et la choisirent pour‿y bâtir‿une maison de Dieu. A. DE LAMARTINE.

2.—Le Fleuve tari.

Il‿y avait‿un berger qui gardait les chameaux d'un village au bord d'un lac. Un jour, en‿abreuvant son troupeau, il s'aperçut que l'eau du lac fuyait par‿une issue souterraine et il la ferma avec‿une grosse pierre, mais‿il‿y laissa tomber son bâton de berger. Quelque temps‿après, un fleuve tarit dans‿une des provinces de la Perse. Le sultan, voyant son pays menacé de la famine par le manque d'eau pour les‿irrigations, consulta les sages de son‿empire; et sur leur‿avis, il envoya des‿émissaires dans tous les royaumes‿environnants pour découvrir comment la source de son fleuve avait‿été détournée ou tarie. Ces‿ambassadeurs portaient le bâton du berger que le fleuve avait‿apporté. Le berger se trouvait‿à Damas, quand ces‿envoyés‿ y parurent; il se souvint de son bâton tombé dans le lac; il s'approcha et le reconnut‿entre leurs mains; il comprit que son lac était la source du fleuve, et que la richesse et la vie d'un peuple étaient‿entre ses mains. — "Que fera le sultan pour celui qui lui rendra son fleuve?" demanda-t-il‿aux‿ envoyés. — "Il lui donnera," répondirent-‿ils, "sa fille et la moitié de son royaume." — "Allez donc," répliqua-t-il, "et avant que vous soyez de retour, le fleuve perdu arrosera la Perse et réjouira le cœur du sultan."

Le berger ôta la grosse pierre, et les‿eaux, reprenant leur cours par ce canal souterrain, allèrent remplir de nouveau le lit du fleuve. Le sultan envoya de nouveaux‿ambassadeurs avec sa fille à l'heureux berger, et lui donna la moitié de ses provinces. A. DE LAMARTINE.

3.—L'Hôtellerie.

Un derviche, voyageant dans la Tartarie, arriva à Balk, où il‿entra dans le palais du roi qu'il prit pour‿une hôtellerie ou caravansérail. Après‿avoir regardé autour de lui, il‿entra dans‿une longue galerie où il déposa sa valise; il étendit‿ensuite son tapis par terre pour se reposer dessus, à la manière des‿Orientaux. A peine s'était-‿il mis dans cette position, qu'il fut découvert par les gardes qui lui demandèrent ce qu'il faisait là. Le derviche répondit que son‿intention était de loger pour cette nuit dans ce caravansérail. Les gardes lui répondirent‿avec colère qu'il n'était point dans‿une hôtellerie, mais dans le palais du roi. Il arriva que le roi vint‿à passer pendant cette dispute, et souriant de la méprise du derviche, il lui demanda comment il avait‿été assez simple pour prendre son palais pour‿un caravansérail. "Sire," reprit le derviche, "permettez-moi d'adresser à Votre Majesté quelques questions. —Quelles furent les personnes qui logèrent dans cette maison après qu'elle fut bâtie?" — "Mes‿ancêtres," répondit le roi." — "Et quelle‿a été la dernière personne qui y ait logé?" — "Mon père." — "Qui est-ce qui y loge aujourd'hui?" — "Moi," dit le roi. — "Qui donc‿y logera après vous?" — "Le jeune prince, mon fils." — "Ah! Sire," dit le derviche, "une maison qui change si souvent d'habitants, et dont les locataires se succèdent si rapidement, ne peut‿être qu'un caravansérail."

4.—Grandeur d'Âme.

Dans‿un débordement de l'Adige le pont de Vérone fut‿emporté. Il ne restait plus que l'arche du milieu, sur laquelle était‿une maison qu'habitait‿une famille‿entière. Depuis le rivage on voyait cette famille‿éplorée tendre les mains pour demander du secours. La force du torrent détruisait‿à vue d'œil les piliers de l'arcade les‿uns‿après les‿autres. Ému de compassion le comte Spolvérini offre‿ une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller avec‿un bateau délivrer les malheureux. On risquait d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou de voir, en‿abordant‿ au-dessous de la maison, s'écrouler sur soi l'arcade menacée.

Le concours du peuple était immense, mais personne n'osait s'exposer au danger.

Dans ce moment passe un jeune villageois ; on lui dit de quoi il s'agit et quelle récompense on propose. Aussitôt il monte sur un bateau, gagne, à force de rames, le milieu du fleuve ; il aborde, attend au bas du pilier que toute la famille, père, mère, enfants et vieillards, se glissant le long d'une corde, soient descendus dans le bateau. "Courage," leur dit-il, "vous voilà sauvés !" Il rame, surmonte l'effort des eaux et regagne enfin le bord.

Le comte Spolvérini veut lui donner la récompense promise. "Je ne vends point ma vie, lui répond le villageois ; mon travail suffit pour nous nourrir, moi, ma femme et mes enfants ; donnez la somme à cette pauvre famille qui en a besoin plus que moi." En disant ces mots, il se perdit dans la foule.

5.—Le Chien fidèle.

Un marchand voyageait à cheval, pour aller chercher dans une ville éloignée une somme considérable, qui lui était due ; son fidèle barbet marchait à côté de lui.—Après avoir touché son argent, il se remit en route pour revenir chez lui.

En chemin le portemanteau qui renfermait sa bourse, tomba de cheval, sans que le marchand s'en aperçût. Le barbet essaya d'enlever le porte-manteau avec ses dents ; ne pouvant en venir à bout, il courut à son maître et se mit à sauter contre le cheval, en aboyant sans cesse et avec une telle force, que le marchand ne savait qu'en penser. Il lui commanda de se taire, ce fut en vain : il lui donna un coup de fouet, mais inutilement.

Cet animal fidèle continua d'aboyer, de hurler et de sauter contre le cheval, comme s'il eût voulu en faire descendre son maître par force. Celui-ci cherchant à l'écarter à coups de fouet, le barbet s'en prend au cheval ; il aboie, il le mord, pour lui faire comprendre qu'il doit retourner sur ses pas.

Le marchand frémit ; il crut que son chien était enragé. Longtemps il s'efforça de le calmer en l'appelant ; mais comme tout était inutile, il saisit son pistolet et le lâcha sur lui.

Le malheureux chien tomba, mais se relevant aussitôt, il rampa, en gémissant, jusqu'aux pieds de son maître. Celui-ci ne put supporter cette vue : il piqua des deux, et s'enfuit au galop.

Un moment après, il ne put s'empêcher de regarder en arrière, pour voir si son barbet était mort ; en se retournant, il s'aperçut qu'il avait perdu son portemanteau.

Il pensa que ce pouvait bien être la cause du bruit que son chien avait fait. "Cruel que je suis !" s'écria-t-il ; et il retourna sur ses pas.

Il ne trouva pas son pauvre barbet à l'endroit où il l'avait tiré ; mais il vit, à la trace du sang, qu'il s'était traîné plus loin. Plein d'inquiétude, il suit ces traces sanglantes. Qui peut rendre toute son affliction, quand il trouva son fidèle animal couché auprès de son portemanteau !

6.—L'Anthropophage.

Deux petits garçons de la ville, Richard et Gustave, qui étaient frères, s'égarèrent dans une épaisse forêt. Enfin ils trouvèrent une petite auberge, au milieu de la forêt, et ils y passèrent la nuit.

A minuit ils entendirent parler dans la chambre voisine. Gustave, qui ne dormait pas et qui était très-curieux, éveilla son frère. Comme leur lit était devant la porte, ils prêtèrent l'oreille, et ils entendirent l'aubergiste dire à sa femme : Ma chère, demain tu mettras la chaudière au feu, je tuerai nos deux petits drôles de la ville.

A ces mots, les pauvres enfants pensèrent mourir de frayeur. Richard, qui était très-poltron, dit : Nous sommes perdus ! cet homme est un anthropophage. Il y a des anthropophages, je l'ai lu dans mon Robinson Crusoë.

Le petit Gustave, qui avait encore un peu de courage, dit à son frère : Viens, nous nous sauverons. Il se leva du lit, ouvrit la fenêtre et sauta en bas. Au bout d'une minute, Richard sauta aussi ; ce n'était pas très-dangereux, car la chambre était au rez-de-chaussée.

Mais la porte de la cour était fermée. Ils cherchèrent partout un refuge, enfin ils trouvèrent une étable. Gustave en ouvrit la porte ; au même moment deux grosses bêtes en sortirent, se lancèrent dans la cour et cédèrent leur beau

domicile aux petits garçons. Les deux frères y entrèrent et passèrent la nuit dans une grande frayeur.

Le matin l'aubergiste, un grand couteau à la main, vint ouvrir la porte de l'étable et cria : Allons, mes petits drôles, sortez ; votre dernière heure est venue. Les deux enfants poussèrent des cris lamentables et le prièrent à genoux de ne pas les tuer. L'aubergiste, tout étonné, leur adressa ces questions : Pourquoi êtes-vous dans cette étable ? Ne vous avais-je pas donné hier un bon lit ? croyez-vous donc que je sois un anthropophage ?

Mais oui, monsieur, dit Richard. Vous avez dit cette nuit à votre femme : Demain je tuerai les deux petits drôles de la ville. L'aubergiste partit d'un grand éclat de rire et dit : J'ai parlé de mes deux petits cochons ; je les nomme mes petits drôles de la ville, parce que c'est là que je les ai achetés. Venez maintenant vous laver et déjeuner ; ensuite je vous montrerai le chemin pour retourner chez vos parents. Une autre fois vous n'écouterez plus aux portes.

7.—Le Chien de Brisquet.

En notre forêt de Lyon, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un puits qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement "le fendeur à la bonne hache," et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette.

Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres. On l'appelait la Bichonne, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous souvenez-vous du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lyon ? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet qui allait toujours à sa besogne et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à

Brisquette : "Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que monsieur le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi courir entre la hutte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne qui ne demande qu'à trotter." Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette.

Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire ; Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : "Mon Dieu ! qu'il est attardé !" et puis, elle sortait encore en criant : "Eh ! Brisquet !" et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas ?—Paix ! lui dit Brisquette. "Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte, pour voir si ton père ne revient pas,—et toi, Biscotin, suis le chemin le long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent,—et crie fort : Brisquet ! Brisquet !..... paix, la Bichonne !" Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : "Mordienne ! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront. —Pardienne ! dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi." Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, parce qu'il avait une hottée de cotterets à fournir chez Jean Paquier. "As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette. — Nos enfants ? dit Brisquet, nos enfants ? mon Dieu ! sont-ils sortis ? — Je les ai envoyés à ta rencontre, jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin." Brisquet ne posa pas sa bonne hache, il se mit à courir du côté de la butte. "Si tu menais la Bichonne ?" lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin, elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : Biscotin ! Biscotine ! on ne lui répondait pas. Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup.

Elle s'était jetée devant en aboyant pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne : elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette, c'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura ; il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne. Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien de Brisquet, qui n'alla qu'une fois au bois, et que le loup mangea.*

CHARLES NODIER.

8.—Le Trésor de Simonide.

Après avoir parcouru plusieurs villes de l'Asie, et y avoir amassé beaucoup d'argent en célébrant par ses vers les louanges de ceux qui étaient en état de le bien récompenser, Simonide s'embarqua pour l'île de Céos, sa patrie. Le vaisseau fit naufrage. Chacun, en se sauvant, emporta ce qu'il put. Simonide ne se chargea de rien, et lorsqu'on lui en demanda la raison,

— C'est, répondit-il, parce que tout ce que j'ai est avec moi.

Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent, accablés du poids des choses qu'ils avaient voulu sauver. Ceux qui abordèrent furent pillés par des voleurs. Chacun se retira à Clazomène, qui n'était pas loin du lieu où le vaisseau avait péri.

Un homme du pays qui aimait les lettres, et qui avait lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir et un honneur de le recevoir chez lui, et lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville.

9.—La Dispute.

Deux petits garçons, ayant trouvé une noix, se la disputèrent vivement. — Elle est à moi, dit l'un d'eux ; car c'est moi qui l'ai vue le premier. — Non, mon cher, elle m'appartient, répondit l'autre ; car c'est moi qui l'ai ramassée. Ils en venaient déjà aux mains, lorsqu'un jeune homme, qui était témoin de la dispute, leur dit : Venez, je vais vider votre querelle. — Il se plaça entre les deux petits garçons, cassa la noix et dit : L'une des coquilles appartient à celui qui le premier a vu la noix, l'autre sera pour celui qui l'a ramassée. Quant à l'amande, je la garde pour prix du jugement que j'ai rendu. — Les deux petits garçons n'étaient pas encore revenus de leur étonnement, que le juge, dans sa sagesse, avait déjà avalé la noix. Ils comprirent alors qu'on ne gagne rien à se quereller.

10.—Confiance méritée.

Le prince Édouard s'était réfugié dans la maison d'un gentilhomme, lorsque cette maison est tout-à-coup investie par les milices de ses ennemis. Le prince ouvre lui-même la porte aux soldats : il eut le bonheur de n'être pas reconnu ; mais bientôt après on sut dans l'île[1] qu'il était dans ce château. Alors, il fallut se séparer de ses compagnons, et s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix milles, suivi d'un simple batelier ; enfin, pressé par la faim et prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. "Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les riches vêtements qui me couvrent, et gardez-les ; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne."

Le gentilhomme auquel il s'adressait fut touché, comme il devait l'être ; il s'empressa de le secourir autant que la pauvreté de ce pays pouvait le permettre, et lui garda le secret.

VOLTAIRE.

[1] L'île de Skie, à l'occident de l'Écosse.

11.—Ulysse chez les Cyclopes.

Ayant hissé les voiles, nous nous éloignâmes de cette île et nous fûmes bientôt près du pays des Cyclopes. Ce sont des gens qui ne labourent pas leurs champs. Leur terre fertile fournit en abondance et sans être cultivée la vigne, l'orge et le froment. Ils vivent seuls dans les antres de la montagne, ne tiennent pas d'assemblées et n'ont aucune loi. Non loin de l'endroit où nos vaisseaux avaient jeté l'ancre, était une île boisée dont les rochers étaient garnis de troupeaux. Nous voyions au loin monter de la fumée dans les airs et nous entendions la voix des moutons et des chèvres. Après avoir pris un repas, nous nous couchâmes et nous dormîmes jusqu'au lendemain matin. Alors je dis à mes compagnons : "Restez ici ; moi je veux aller avec un vaisseau jusqu'à cette île et voir quels sont les hommes qui l'habitent."

Bientôt nous atteignîmes le rivage. Nous vîmes une haute caverne circulaire ombragée de lauriers où se trouvaient un grand nombre de moutons et de chèvres. L'extérieur était entouré d'une paroi de rochers. Après avoir caché mon vaisseau dans une anse, je pris avec moi douze de mes compagnons et je m'acheminai vers cette caverne. Nous emportions des vivres ainsi qu'une outre d'excellent vin, don du prêtre Maron auquel j'avais sauvé la vie au sac de la ville d'Ismare. C'était un vin délicieux qu'on ne pouvait laisser après y avoir une fois goûté. J'en pris avec moi, pressentant que je pourrais bien rencontrer quelque homme sauvage et cruel méconnaissant les lois naturelles et les lois divines.

Le cyclope n'était pas dans la caverne. C'était l'heure où il gardait ses troupeaux. Nous fîmes le tour de cette demeure, admirant l'ordre qui y régnait. De vastes étables étaient remplies d'agneaux et de chèvres, séparés suivant leur âge et leur sexe. Tout autour il y avait des corbeilles contenant des fromages et sur le sol des vases remplis de lait et de crême.

Mes compagnons m'exhortèrent à remplir mon vaisseau des provisions de cette caverne et à gagner le large. Mais je ne les écoutai pas, car je voulais voir le maître du lieu et

obtenir de lui les présents de l'hospitalité. En l'attendant, nous fîmes du feu et nous offrîmes un sacrifice.

Vers le soir enfin, le monstre arriva. Son aspect nous remplit d'effroi. Il portait une charge de bois et lorsqu'il la jeta à terre, il se fit un si grand bruit que nous nous enfuîmes effrayés au fond de sa demeure. Il fit alors entrer ses brebis et ses chèvres et ferma l'entrée de la caverne avec une énorme pierre que vingt attelages n'auraient pu traîner. Notre effroi augmenta en voyant ce monstre de près. C'était un géant d'une taille étonnante, et il n'avait qu'un œil au milieu du front. Il s'assit et se mit à traire ses bêtes, mettant la moitié du lait dans des paniers tressés, pour en faire du fromage, et l'autre moitié dans un grand vase pour son repas. Ensuite il alluma du feu et à la clarté de la flamme il nous aperçut.

"Étrangers ! cria-t-il d'une voix effroyable, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Voyagez-vous pour faire le commerce, ou bien êtes-vous des brigands qui parcourent la mer ?" — Nous étions tout tremblants. Je lui répondis néanmoins : "Nous sommes des Grecs que la tempête a jetés sur cette côte. Nous venons de Troie et depuis longtemps nous cherchons notre patrie. Nous embrassons tes genoux et nous te prions de nous faire les présents qu'exige l'hospitalité. Crains les dieux et souviens-toi que Jupiter est le défenseur des étrangers." — "Étranger, me répondit le monstre, tu n'es qu'un fou, ou tu viens de bien loin, puisque tu m'exhortes à craindre les dieux, autrement tu saurais que nous ne nous soucions ni de Jupiter ni des autres dieux. Si ma volonté ne m'y porte, je n'épargnerai ni toi ni tes compagnons. Dis-moi où est le vaisseau qui t'a amené dans cette île." — Remarquant le piège que me tendait le cyclope, je repartis pour le tromper : "Neptune a détruit mon vaisseau en le poussant sur les rochers de cette île et j'ai échappé seul avec ces quelques hommes." À peine avais-je dit ces mots que le cyclope empoigna deux de mes compagnons et les jeta sur le rocher ; leur sang et leurs cervelles jaillirent de tous côtés et ils rendirent l'âme aussitôt. Alors il les mit en pièces et prépara leur chair pour son repas. Puis, avec l'avidité d'un lion, il les dévora, ne laissant ni les entrailles ni les os. Quant à nous, devant cet affreux spectacle, nous fondions en larmes et nous implorions le secours de Jupiter.

Le cyclope ayant rempli sa panse de chair humaine et de lait, se coucha pour dormir. J'avais envie de l'attaquer courageusement et de lui passer mon glaive au travers du corps. Mais une pensée me retint. Nous n'aurions pu enlever la pierre qui fermait l'entrée, et ce combat dangereux eût-il fini à notre avantage, nous aurions péri misérablement dans la caverne. Nous passâmes une nuit lamentable. Le lendemain matin, le cyclope se leva, alluma du feu et se mit à traire ses chèvres. Puis il saisit de nouveau deux de mes compagnons et les dévora. Son repas achevé, il ôta la pierre qui servait de porte, poussa ses troupeaux dehors et referma l'entrée aussi facilement qu'on remet le couvercle d'un carquois.

Avec un sifflement aigu, le cyclope poussa ses troupeaux sur la montagne et je restai prisonnier dans la caverne, pensant à mon malheur. Il y avait là, faite avec le tronc d'un olivier, une massue aussi haute et aussi grosse que le mât d'un vaisseau. J'en coupai un morceau et je le fis dégrossir par mes compagnons. Puis je l'affutai par le bout, je le fis durcir au feu et je cachai cette arme sous le fumier dont la caverne était remplie. Ensuite nous tirâmes au sort pour savoir lequel de nous enfoncerait ce pieu dans l'œil du cyclope pendant son sommeil. Le sort tomba sur quatre, et ceux-ci me choisirent pour le cinquième. Au soir le cyclope ramena ses troupeaux. Après avoir trait ses brebis et ses chèvres, il alluma du feu et tua de nouveau deux de mes fidèles camarades. Alors je m'approchai de lui et lui présentant une coupe remplie de mon vin : "Tiens, cyclope, lui dis-je, bois ce vin ; tu verras quelle précieuse boisson j'avais sur mon vaisseau. Je l'avais apporté pour te faire des libations si tu avais écouté mes prières. Mais tu te conduis avec une cruauté indigne. Qui voudra désormais s'approcher de cette île, puisque tu es si inhumain envers les étrangers ? " — Il prit le vin, le but avec délices, puis il me dit : "Remplis encore une fois cette coupe et dis-moi ton nom pour que je te fasse un présent de l'hospitalité." — Trois fois je remplis sa coupe, et trois fois l'insensé la vida. Lorsque je le vis sur le point de perdre la tête, je lui dis : "Cyclope, tu me demandes mon nom, apprends-le donc, je m'appelle *Personne ;* c'est ainsi que m'ont nommé mon père, ma mère et leurs amis. Et maintenant donne-moi le présent que tu m'as promis." — Le

monstre me répondit : "*Personne* sera le dernier que je mangerai, c'est là le présent que je te prépare." En disant ces mots, il tombe à la renverse en riant et, son énorme cou replié sur son épaule, il étire ses membres puissants. Bientôt de sa gorge sortent des flots de vin et des morceaux de chair. À ce moment je tire le pieu, je le mets au feu et lorsque la pointe en est brûlante et prête à s'enflammer, j'appelle mes compagnons. Un dieu remplissait nos âmes de courage. En un instant nous poussons la pièce de bois dans l'œil du monstre et je l'y fais tourner. Le sang jaillit autour de l'arme embrasée, les paupières et les sourcils sont noyés dans la flamme. Comme l'eau dans laquelle le forgeron plonge un fer rouge, ainsi l'œil du monstre siffle sous le pieu brûlant. Le géant pousse alors un rugissement épouvantable qui retentit dans la profondeur du rocher ; quant à nous, nous fuyons tout tremblants au fond de la caverne. Alors le cyclope arrache de son œil le pieu dégouttant de sang et le lance loin de lui avec des éclats de rage insensée. D'une voix puissante il appelle à son secours les cyclopes du voisinage ; ceux-ci arrivent de tous côtés et entourent la caverne.

"Que t'est-il arrivé, Polyphème, que tu rugis de la sorte ? lui crient-ils. T'a-t-on fait quelque mal ? Quelqu'un, par la ruse ou la violence, voudrait-il attenter à ta vie ? Qui ? " — Polyphème répond : "Ah ! mes amis, Personne ! . . . ." — Là-dessus les autres répliquent : "Puisque personne ne t'attaque, ce sont des maux que Jupiter t'envoie, nous n'y pouvons rien. Adresse-toi à Neptune, ton père." Ils dirent, et s'en allèrent. Quant à moi, je me réjouissais de l'erreur où les avait mis le nom que j'avais imaginé. Cependant le cyclope, qui rugissait d'une douleur épouvantable, espérait encore nous atteindre, quoiqu'il fût aveugle. Lorsque le matin fut venu, il ôta à demi la pierre qui fermait la caverne, s'assit par terre et étendit les bras vers les animaux qui sortaient. Il nous prenait pour des fous, mais j'avais longtemps médité sur le moyen de lui échapper.

Il y avait dans la caverne un certain nombre d'énormes béliers dont la laine était très épaisse. Je pris des branches d'osier d'un monceau sur lequel dormait le monstre et j'en liai les béliers ensemble trois par trois. Celui du milieu portait un de mes camarades solidement attaché. Le cyclope tâta soigneusement le dos de ses animaux et ne

s'aperçut pas de la ruse. Tous mes compagnons sortirent ainsi. J'avais gardé pour moi le plus fort des béliers. Je me cramponnai sous lui, et tout haletant j'allais passer l'entrée, lorsque le cyclope, ayant tâté le dos et la tête de l'animal, le retint et lui dit: "Cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier au milieu des brebis? Jamais encore tu n'as souffert que les autres fussent dehors avant toi; tu étais toujours le premier sur la prairie pour manger l'herbe tendre, le premier dans l'eau du fleuve pour apaiser ta soif, et au retour, en tout temps, tu conduisais le troupeau. Es-tu affligé à cause de l'œil de ton maître qu'a aveuglé ce méchant homme, ce Personne, qui certainement n'a pas encore échappé à son sort? Si tu pouvais parler tu me dirais où il se cache, sa cervelle volerait dispersée et mon cœur serait soulagé des maux que m'a faits ce scélérat." Là-dessus le cyclope ôta ses mains et le bélier m'entraîna dehors.

Lorsque je fus un peu éloigné de la caverne je me séparai du bélier et je déliai mes compagnons, puis nous poussâmes sans délai les meilleures brebis devant nous, en faisant plusieurs détours pour arriver au vaisseau. Nos chers camarades nous accueillirent avec joie et pleurèrent avec nous ceux que le monstre avait si cruellement tués. Mais bientôt, nous exhortant mutuellement, nous portâmes les brebis au vaisseau et nous prîmes le large. Puis, tandis que nous étions encore à la portée de voix, je criai au monstre aveugle ces paroles mortifiantes: "Cyclope, l'homme dont tu as mangé les compagnons dans ta caverne n'est pas sans gloire, coquin, et tu as maintenant le salaire de tes méchancetés."—Toujours furieux, il détacha avec une force terrible le sommet d'un rocher et le lança sur notre vaisseau. Il s'en fallut de peu que la pierre ne brisât le gouvernail; les vagues s'élevèrent autour de nous et leur mouvement nous repoussa au rivage. Mais encouragés par mes discours, mes compagnons réussirent à rendre au vaisseau sa première direction. Lorsque nous eûmes repris le large, je me relevai pour parler. Mes compagnons tâchèrent de m'en empêcher, car ils craignaient que même là le monstre ne pût encore nous nuire. Mais je lui criai à haute voix: "Cyclope, si quelqu'un te questionne sur la perte de ton œil, réponds: C'est le destructeur de villes, Ulysse, le fils de Laërte, qui habite Ithaque."— En

entendant cela, le cyclope redoubla ses cris: "Dieux, cria-t-il, ainsi s'accomplissent d'anciens oracles. Le voyant Télémos m'annonça un jour que mon œil me serait enlevé par Ulysse. Je crus toujours depuis lors qu'il viendrait ici un homme de haute taille. Et puis il se trouve que c'est un petit homme, un être de rien qui me fait perdre le sens dans le vin et qui m'aveugle ensuite! Mais reviens, Ulysse, je veux te faire le présent de l'hospitalité et implorer Neptune qu'il favorise ton retour; je suis son fils et lui seul parmi les dieux peut me rendre la vue."

Je lui répondis en raillant: "Je voudrais être sûr de ta mort, comme je suis sûr que Neptune ne te rendra pas ton œil."—Alors, levant les mains au ciel, il s'écria: "Écoute-moi, sombre Neptune. Si tu es vraiment mon père, empêche le retour d'Ulysse. Mais si le Destin a décidé qu'il doit revoir Ithaque, fais qu'il endure auparavant des maux sans nombre et qu'il ne trouve dans sa demeure que la misère et le trouble."

Il saisit de nouveau une roche énorme et la lance sur nous. Elle décrit un grand cercle et tombe devant nous dans la mer. Les vagues s'enflent et nous poussent au loin.

Bientôt nous atteignîmes l'île où nos autres compagnons nous attendaient dans l'angoisse. Ayant abordé, nous partageâmes les moutons pris au cyclope. Mes compagnons me donnèrent pour ma part le gros bélier et je le sacrifiai aussitôt à Jupiter. Nous nous assîmes ensuite pour manger et pour boire, et quand le soleil fut couché nous nous endormîmes sur le rivage.

HOMÈRE.

12.—L'Anneau de Polycrate.

Polycrate, roi de Samos, fit avec Amasis, roi d'Egypte, un traité d'amitié que ces deux princes cimentèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut tout à coup en peu de temps, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnait partout où il portait ses armes. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames, et mille hommes de trait. Il attaquait et pillait tout le monde sans aucune distinction, disant qu'il ferait plus de

plaisir à un ami en lui restituant ce qu'il lui aurait pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il se rendit maître de plusieurs îles, et prit un grand nombre de villes sur le continent. Il vainquit, dans un combat naval, les Lesbians, qui étaient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens; et les ayant faits prisonniers, et chargés de chaînes, il leur fit creuser le fossé qui environne les murs de Samos.

Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrate, en eut de l'inquiétude. Comme elle allait toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes: "Il m'est bien doux d'apprendre les succès d'un ami et d'un allié. Mais comme je connais la jalousie des dieux, ce grand bonheur me déplaît. J'aimerais mieux pour moi et pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des avantages et tantôt des revers, et que la vie fût alternativement partagée entre l'une et l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude: car je n'ai jamais ouï parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait enfin péri malheureusement. Ainsi donc, si vous voulez m'en croire, vous ferez contre votre bonne fortune ce que je vais vous conseiller. Examinez quelle est la chose dont vous faites le plus de cas, et dont la perte vous serait le plus sensible. Lorsque vous l'aurez trouvée, jetez-la loin de vous, et de manière qu'on ne puisse jamais la revoir. Que si, après cela, la fortune continue à vous favoriser en tout, sans mêler aucune disgrâce à ses faveurs, ne manquez pas d'y apporter le remède que je vous propose."

Polycrate, ayant lu cette lettre, fit de sérieuses réflexions sur le conseil d'Amasis et, le trouvant prudent, il résolut de le suivre. Il chercha, parmi toutes ses raretés, quelque chose dont la perte pût lui être le plus sensible; il s'arrêta à une émeraude montée en or, qu'il avait coutume de porter au doigt, et qui lui servait de cachet. Résolu de s'en défaire, il fit équiper un vaisseau et, étant monté dessus, il se fit conduire en pleine mer. Lorsqu'il fut loin de l'île, il tira son anneau, et le jeta dans la mer à la vue de tous ceux qu'il avait amenés avec lui. Cela fait, il retourna à terre.

Dès qu'il fut rentré dans son palais, il parut affligé de sa perte. Cinq ou six jours après, un pêcheur, ayant pris un très gros poisson, le crut digne de Polycrate. Il le porta au

palais, demanda à parler au prince et, ayant obtenu cette permission, "Seigneur," dit-il, en le lui présentant, "voici un poisson que j'ai pris. Quoique je gagne ma vie du travail de mes mains, je n'ai pas cru devoir le porter au marché; il ne peut convenir qu'à vous, qu'à un puissant prince, et je vous prie de l'accepter."

Ce discours plut beaucoup à Polycrate: "Je te sais gré, mon ami," lui dit-il, "de m'avoir apporté ta pêche. Ton présent me fait plaisir, et ton compliment ne m'en fait pas moins. Je t'invite à souper." Le pêcheur retourna chez lui, flatté d'un si bon accueil. Cependant les officiers de cuisine ouvrent le poisson et, lui trouvant dans le ventre l'anneau de Polycrate, ils allèrent pleins de joie le lui porter, et lui contèrent la manière dont ils l'avaient trouvé. Polycrate imagina qu'il y avait en cela quelque chose de divin. Il écrivit à Amasis toutes les circonstances de cette aventure, et remit sur-le-champ sa lettre à un exprès pour être portée en Égypte.

Ce prince, en ayant fait lecture, reconnut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort qui le menaçait, et que Polycrate ne pourrait finir ses jours heureusement, puisque la fortune lui était si favorable en tout, qu'il retrouvait même ce qu'il avait jeté loin de lui. Il lui envoya un héraut à Samos, pour renoncer à son alliance. Il rompit, parce qu'il craignit que, si la fortune de Polycrate venait à changer, et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié et d'ami.

HÉRODOTE. *Trad. par Larcher.*

13.—Histoire du petit Bossu.

Il y avait autrefois à Casgar, aux extrémités de la grande Tartarie, un tailleur, qui avait une très-belle femme, qu'il aimait beaucoup, et dont il était aimé de même. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme: "Avec ses chansons plaisantes," disait-il, "il nous divertira tous deux ce soir." Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui. Dès qu'ils y furent arrivés,

la femme du tailleur qui avait déjà mis le couvert parce qu'il était temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête, dont il mourut en peu de moments, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent bien effrayés de cet accident, car il était arrivé chez eux, et ils avaient sujet de craindre que, si la justice venait à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort: il fit reflexion qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif; et là-dessus, ayant formé un projet, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très-raide par où l'on montait à sa chambre; une servante descend aussitôt même sans lumière, ouvre et demande ce qu'ils souhaitent. "Remontez, s'il vous plaît," répondit le tailleur, "et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade, pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez," ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, "donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine." Pendant que la servante remontait pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin, qu'un homme et une femme l'attendaient à la porte, et le priaient de descendre pour un malade qu'ils avaient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il fut transporté de joie; se voyant payé d'avance, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait, et qu'il ne fallait pas négliger. "Prends vite de la lumière," dit-il à la servante, "et suis-moi." En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât, et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. Peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. "Apporte donc vite de la lumière," cria-t-il à la servante. Enfin, elle arriva; il descendit avec elle, et trouvant que ce qui avait roulé était un homme mort, il s'écria:

"Malheureux que je suis! pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avait amené. Je suis cause de sa mort; je suis perdu; hélas, on viendra bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier."

Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un, venant à passer dans la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. "Ah, c'est fait de nous," s'écria-t-elle, "si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort. Nous perdrons indubitablement la vie, si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme?" — "Il ne s'agit point de cela," repartit le Juif, "il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant."

Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit: "Il me vient une pensée; portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et jetons-le par la cheminée dans la maison du Musulman notre voisin." Ce Musulman était un des pourvoyeurs du sultan; il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre et toute sorte de graisses. Il avait chez lui son magasin où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison et, après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, que le pourvoyeur entra dans la sienne, avec une lanterne à la main. Il revenait d'un festin de noces auquel il avait été invité ce jour-là. Il fut assez surpris de voir, à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée; mais comme il était naturellement

courageux, et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton et courant droit au bossu : "Ah, ah," lui dit-il, "je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir." En achevant ces mots, il frappe le bossu, et lui donne plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre ; le pourvoyeur redouble ses coups, mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. "Qu'ai-je fait, misérable !" dit-il, "je viens d'assommer un homme. Ah, j'ai porté trop loin ma vengeance ! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie." Il demeura pâle et défait ; il croyait déjà voir les ministres de la justice qui le traînaient au supplice, et il ne savait quelle résolution il devait prendre.

Le pourvoyeur du Sultan de Casgar en frappant le bossu n'avait pas pris garde à sa bosse ; lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui : "Maudit bossu," s'écria-t-il, "chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusse point trouvé ici ! je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse. Étoiles qui brillez aux cieux," ajouta-t-il, "n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident." En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue et, l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de la maison sans regarder derrière lui.

Quelques moments avant le jour, un marchand chrétien, qui était fort riche, et qui fournissait au palais du sultan la plupart des choses dont on y avait besoin, après avoir passé la nuit en compagnie, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit était fort avancée, et qu'on allait bientôt appeler à la prière de la pointe du jour ; c'est pourquoi précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain, de peur que quelque Musulman en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison, comme un ivrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta près de la boutique où le pourvoyeur du sultan avait mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé tomba sur le dos du marchand, qui dans

la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête ; il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris, et voyant que c'était un Chrétien qui maltraitait un Musulman : "Quel sujet avez-vous," lui dit-il, "de maltraiter ainsi un Musulman ?" — "Il a voulu me voler," répondit le marchand, "et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge." — "Vous vous êtes assez vengé," répliqua le garde en le tirant par le bras, "ôtez-vous de là." En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever ; mais remarquant qu'il était mort : "Oh, oh," poursuivit-il, "c'est donc ainsi qu'un Chrétien a la hardiesse d'assassiner un Musulman !" En achevant ces mots il arrêta le Chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait de réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment de simples coups de poing avaient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu était un des bouffons du sultan, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le Chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais rendre compte de ce qui se passait au sultan, qui lui dit : "Je n'ai point de grâce à accorder à un Chrétien qui tue un Musulman ; allez, faites votre charge." A ces paroles le juge de police fit dresser une potence, et envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un Chrétien qui avait tué un Musulman.

Enfin, on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence, et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan, fendant la presse, s'avança, en criant au bourreau : "Attendez, ne vous pressez pas ; ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi." Le lieutenant de police qui assistait à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avait tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où